

Une imprudence

Autor(en): **Chappuis, Hermann**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 26

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191112>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

me en demi-cercle faisant face à l'inscription. Toutes les têtes se découvrent, et le *Chœur d'hommes* exécute la belle mélodie de Mohr : « Le lever du soleil sur les Alpes. »

A peine la première phrase du morceau est-elle attaquée, qu'un coin de ciel bleu apparaît et éclaire la scène de doux rayons, comme une faveur exceptionnelle accordée à la mémoire d'Eugène Rambert, de l'homme dont les remarquables écrits ont jeté un si brillant éclat sur notre littérature romande ; de celui qui a tant aimé nos Alpes et les a décrites avec tant d'amour, de fidélité et de poésie.

Un discours à la fois simple, touchant, plein de nobles pensées, prononcé par M. le Président du Club ; une réponse émue faite par un des membres de la famille Rambert ; et enfin un morceau de chant, ont terminé cette cérémonie.

La pluie avait recommencé de plus belle. N'importe, le banquet qui suivit fut fort gai, d'excellents discours y furent prononcés. Nous venions d'accomplir un pieux devoir, nous venions de rappeler de précieux souvenirs, et tout le monde était content.

« Si le temps eût été beau, a dit un des convives dans un discours plein d'humour et de chaleur, nous aurions été infiniment plus nombreux à Pont-de-Nant. Nous aurions vu, là-haut, une foule de gens pour lesquels l'inscription inaugurée aujourd'hui n'eût été qu'un prétexte de promenade. Nous y aurions rencontré, sans doute, un gracieux essaim de dames et de jeunes filles, qui se seraient peut-être plus occupées de leurs toilettes que de tout autre chose.

Nous, nous y sommes allés malgré la pluie, parce que nous voulions y aller, parce que nous tenions à rendre cet hommage à notre regretté compatriote. Et nous en sommes heureux, maintenant ! Aussi, en rentrant chez nous, si quelqu'un nous demande s'il a plu aux Plans et à Pont-de-Nant, nous répondrons énergiquement : Non ! »

UNE IMPRUDENCE

PAUL, assis à la table d'un restaurant, et se parlant à lui-même : C'est pour ce soir. Elle va bientôt paraître, flanquée de son père et de son cousin. M. Ballot sera obligé de remarquer ma chétive personne. Je m'appliquerai à me présenter sous un jour favorable. Puis, en rentrant, Louise, profitant de la béatitude que procurera à l'auteur de ses jours une douce digestion, lui soufflera bien tendrement dans l'oreille : « Petit père, c'est lui ! » Alors il rugira : « Comment ! lui ! » « Oui, Arnold ! » répondra-t-elle.

Il ne pourra plus dire qu'il ne m'a jamais vu. Ce premier pas fait, je me présenterai hardiment à sa porte et lui avouerai que nous nous aimons, que ma position me permet de me marier, et que, s'il veut, de son côté, mettre un peu de bonne volonté... Chut ! les voici !... M. Ballot m'a déjà fait un œil tout rond. Se méfierait-il ?... Il prend la carte ; d'ailleurs, il a bon appétit... Oh ! les femmes ! Elle me regarde d'un air inquiet parce que je n'ai pas les yeux toujours fixés sur les siens. La téméraire ! la maladroite !... Elle n'en démordra pas. Allons ! un petit clignement de paupières, au risque de tout compromettre...

Ce brochet est excellent, mais mal conformé. La tête est trop près de la queue... Garçon ! Pst ! (Il lui fait signe d'apporter un second poisson.) Ce soir, je me moque de la dépense. Le cousin a, parole d'honneur, une épaule plus basse que l'autre... Ouf ! le papa a tourné de mon côté un œil tout blanc...

Si tu continues, mignonne, à me regarder comme cela, je m'en vais... Tiens ! Le cousin s'est retourné... Ah ! tu comprends ton imprudence. Oui, oui, raconte-lui une histoire pour le distraire, cela n'empêchera pas qu'il n'ait déjà des soupçons...

Ce bifteck aux pommes est parfait... Certainement j'intéresse mon futur beau-père. Il me considère d'un air sympathique... Le cousin rit... Le vieux Dada est un cuisinier hors ligne... Voyons ce que raconte la carte... Sapristi ! des fricandeaux ! Garçon !... Pst !... Bien cuits, n'est-ce pas ? Je me sens une faim canine... Je plais effectivement à M. Ballot. Cependant, ce regard de carpe persistant m'inquiète un peu. Louise fait des boulettes de mie de pain... Pourvu qu'elle ne me les jette pas à la tête... Ah ! monsieur va parler. La baisse du sucre ! Un sujet qui doit captiver l'attention de ses jeunes auditeurs !... « Comment ! Il nous en reste autant que cela, mon vénérable ami ? Une autre fois, soyez plus prudent. »

Ils vont remonter ?... tant mieux ! Je suis un peu de la famille, et ce qui les touche m'intéresse aussi... C'est cela !... Allume ton cigare. Il a l'air d'un honnête Havane. Et dire qu'un jour, probablement pas très éloigné, nous serons deux à les fumer...

Comment dites-vous, garçon ? Du filet de chevreuil ! Mais pourquoi ne pas l'inscrire dans le menu ?... Oui, une petite portion. Je crois que le papa apprécie un estomac solide. C'est une belle occasion de me faire une place dans son estime. Cette salade est hors concours. Ce chevreuil est délicieux... Quel étourdi !... Garçon ! Il y a à peine, dans cette assiette, de quoi nourrir un rossignol, et je suis un merle vigoureux. Vite, je ne veux pas attendre !... Ah ! beau papa, quelle coup de prune ! Tu ne pourras plus prétendre que tu ne me connais pas, farceur !... Doucement, garçon ! Vous êtes d'une brusquerie... Un dessert... ces choses-là ne se commandent pas. Emportez donc cette bouteille vide... Et dire que tous les jours je dine pour vingt-deux sous...

Si je ne savais pas le peu de cas qu'elle

fait de son cousin, je risquerais fort d'être jaloux. Se met-il assez en frais, le pauvre drôle !... Inutile, mon ami, la place est prise et bien gardée. Fini !... Je puis me rendre le témoignage que je n'ai pas perdu mon temps !...

Ils s'en vont ! Allons, bon voyage ! Adieu, mes amours ! Adieu, illustre cousin ! Adieu, beau-papa !...

Ils sont partis. Je vais faire de même... Garçon, l'addition, s'il vous plaît... C'est salé ! Baste ! la soirée a été bien employée !

Le lendemain, PAUL, debout dans un salon. — Le sort en est jeté. Je viens de remettre ma carte... Vrai ! je me sens tout drôle et beaucoup moins à l'aise que je ne l'aurais cru. Au fond, il ne peut avoir contre moi que des préjugés entretenus avec soin par un rival jaloux... Ah ! mon cœur bat d'une violence !... Le voici ! Du courage !

M. BALLOT, entrant. — Bonjour, monsieur, prenez donc un siège. Je regrette de vous avoir fait attendre, mais une affaire pressante...

PAUL. — Je vous en prie, monsieur ! J'espère au moins ne pas vous déranger.

M. BALLOT. — Pas du tout !

PAUL. — Mon nom, monsieur, ne vous est pas complètement inconnu ?...

M. BALLOT. — En effet !

PAUL. — Mais ma visite doit vous étonner ?

M. BALLOT. — Absolument pas.

PAUL. — Elle a pour but...

M. BALLOT, interrompant. — De me demander l'entrée de ma maison. Je vous la refuse.

PAUL, troublé. — Et pourquoi donc, monsieur, quelle raison...

M. BALLOT, interrompant. — Vous avez fait la connaissance de ma fille dans les bals et les soirées de cet hiver, et vous lui avez fait une cour acharnée à mon insu. Lorsque ce fait est parvenu à mon oreille, vos sentiments mutuels avaient pris déjà des dimensions considérables. Louise a eu le grand tort de me laisser ignorer cette petite idylle. Elle a cherché, plusieurs fois, à intercaler votre nom dans la liste de nos invités. Je l'ai toujours rayé. Plus tard, elle a fait de petits aveux. Je suis resté froid... Elle m'a confessé, enfin, que vous vous aimiez et m'a assuré que vous étiez un brave garçon, un charmant jeune homme, etc. J'ai répondu carrément que je ne voulais pas vous voir. Alors, elle a pleuré, et même, — j'ai le regret de vous en faire part, — elle s'est fâchée.

Puis, vous avez essayé le petit rendez-vous de hier soir pour me faire avoir tort une première fois, et vous avez réussi. Il est de fait, monsieur, que je vous ai vu, très bien vu, j'ajouterai même trop bien vu !...

PAUL, à part. — L'œil tout blanc !...

M. BALLOT. — A vous parler franchement, mon jeune ami, je n'ai jamais eu contre votre personne des griefs sérieux. Je vous sais travailleur, honnête, et, pour moi, c'est l'important. Si j'ai paru prévenu à votre endroit, c'est que j'estimais

que votre conduite et celle de ma fille n'avaient pas été ce qu'elles devaient être, et que je tenais de plus à constater la solidité de votre affection réciproque. Cette petite épreuve terminée, il n'existait pas de raison pour vous fermer plus longtemps ma maison, quoique j'eusse préféré pour Louise un mari riche... Mais, au fait, c'est elle qui se marie.

PAUL, *troublé*. — Alors, monsieur?...

M. BALLOT. — J'arrive au bout : Vous n'avez pas de fortune. La mienne est très modeste et j'espère que mon futur gendre vivra encore bien des années sans en jouir. C'est peut-être égoïste ce que je vous dis là, mais je trouve que c'est très naturel. J'avais déjà fait de jolis calculs. Je supposais votre gain annuel de... c'est inutile, n'est-ce pas., que je mette un chiffre ? Je constituais à ma fille une petite rente... oh ! bien petite, monsieur ! Le tout faisait donc.... et je pensais : en vivant simplement ils vivront largement. *(Croisant les bras et parlant avec énergie)*. Mais mettre sciemment ma fille dans la misère, monsieur ; la plonger, elle et mes petits-enfants, dans la pauvreté, de gaieté de cœur!... Etre obligé de me priver sur mes vieux jours, non pas du superflu, mais du nécessaire, pour entretenir toute une famille... cela, vous devez le comprendre, cela ne se peut pas et n'arrivera pas.

PAUL. — Monsieur, de grâce...

M. BALLOT, *interrompant*. — Je m'explique. Lorsque vous aurez mon âge, mon ami, vous saurez, — c'est un fruit de l'expérience, — qu'il n'y a pas, ici-bas, de faits insignifiants. J'irai même plus loin, et je dirai que, souvent, les petits exemples nous prouvent les plus grands enseignements. Or, hier soir, monsieur, vous ne vous en êtes vraisemblablement pas douté... Puisque le hasard, — ou plutôt vous-même aviez jugé bon de nous mettre en présence, — j'ai profité de l'occasion qui m'était offerte pour vous observer. C'était du reste pour cela que vous m'aviez fait venir, n'est-ce pas ? Eh bien, — permettez-moi de m'exprimer en toute franchise, — quand on possède un estomac comme le vôtre, monsieur, on doit avoir des rentes, et si on ne les a pas... alors, ma foi, on reste chez soi et l'on se soigne. Voilà, en deux mots, pourquoi ma maison vous restera fermée et pourquoi ma fille ne sera jamais votre femme !

PAUL, *suppliant*. — Monsieur, je vous le jure, c'était une exception !

M. BALLOT, *convaincu*. — Je n'admets pas les exceptions. C'est un vice d'organisation, peut-être. Soyez persuadé, mon jeune ami, que je le regrette pour vous, mais un ménage est complètement impossible dans ces conditions, d'autant plus que, par la loi souvent fatale de l'hérédité, vos rejetons peuvent jouir à leur tour de la solidité de votre estomac. Si vous aviez du moins une profession suppléant en quelque sorte à cette anomalie constitutionnelle, — par exemple celle de boulanger ou encore mieux celle de boucher, — mais, par un de ces jeux auxquels se plaît souvent la destinée, vous êtes libraire!... Vous vendez la nourri-

ture spirituelle qui, certes, — je pense que vous en conviendrez, — ne doit pas vous suffire !

PAUL, *toujours suppliant*. — Monsieur...

M. BALLOT. — C'est parfaitement inutile. Vous m'obligerez, monsieur, en ne continuant pas une discussion qui doit vous être pénible et qui m'est très désagréable. Je vous le répète, je regrette sincèrement la chose. C'est la fatalité qui a voulu que ma fille n'eût pas à compter un jour sur une fortune plus considérable et que vous fussiez doté d'un appareil digestif aussi perfectionné. J'en suis, veuillez me croire, complètement mari. Adieu, monsieur. *(Il sonne Paul, complètement navré)*. Mais, monsieur...

M. BALLOT. — Allons, un bon mouvement. Une poignée de main et quittons-nous amis.

A la bonne qui entre : Reconduisez monsieur, s'il vous plaît !

HERMANN CHAPPUIS.

On homme bin avezà.

On dit que ne faut jamé reinvoyi à leindéman cein qu'on pào fèrè lo dzo mémo ; et se cein est veré quand s'agit dè ramassà on tsai dè recoo, à dè vouagni dâi ràvès, cein pào étrè veré assebin po dâi z'affèrès coumeint cein que vo vé contà.

Lâi a dâi dzeins qu'ont adé fauta d'ardzeint, et que sè geinont pas d'allà ràocanà decé, delé, po ein eimprontà. L'ont soveint dâo refus ; mà se cauqon lâo prêtè, cé ardzeint, que lâo z'a pou cotà, est vito légumà. Clliâo que travaillent et qu'ont vretabliameint fauta, tràovont adé dâi bràvès dzeins po lâo teindrè on coup dè man ; mà y'ein a tant d'autro, qu'ont lè coutès ein long et qu'àmont bin vivrè et bin s'amusà sein s'escormantsi dè travailli que ne faut pas étrè mau l'èbâyà s'on lâo refusè, kâ ne sont jamé pressà po reindrè. L'est veré que bin soveint cein lâo z'est molési ; mà portant quand on vo fâ on servico, lo mein qu'on pouèssè fèrè, c'est d'étrè dè parola.

On individu dè ellia sorta qu'avâi einviâ d'avâi onnaceintanna dè francs, s'ein va lè demandà à eimprontà à n'on bon pàysan, on homme qu'étâi gaillà serviablo, mà qu'étâi recta po lè z'affèrès, et qu'étâi sein pedi s'on lâi manquâvè dè parola. Quand l'autro lâi demandà ellia somma, lo pàysan, que cognessâi lo tabà, et que savâi que stu compagnon avâi dza soveint eimprontà sein jamé reindrè, sè peinsâvè prâo qu'on iadzo l'ardzeint bailli, lo lulu, qu'étâi on « vive la joie » ne sè volliâvè pas trào eincousenâ po lo reindrè. Et coumeint ne sè tsaillessâi pas dè lâi prêtà, ye lâi fâ :

— Attiutà, me n'ami ! Se vo prêtè clliâo ceint francs, ne su pas su dè lè

revairè d'on momeint, kâ ye sé que vo n'amâ pas reimborsâ, ni payi, et se su d'obedzi dè vo remettèrè à oprotiureu, ne veint no brouilli à moo. Ora, se ne vo lè prêtè pas, vo z'ètés dein lo cas dè vo falsi et ne veint no brouilli quant mémo. Après tot, y'amo atant mè brouilli avoué vo tot lo drâi, cein ne mè vâo pas atant cotà.

Et lâi a refusà lè ceint francs tot net, que l'a ètà pe su dè ne pas lè paidrè.

Ménagerie Pianet. — On sait que cette ménagerie est une des plus importantes et des plus belles qui voyagent en Europe. Installée sur la place du Flon, dans une halle de 60 mètres de long, l'ensemble de ses cages, peuplées de superbes fauves, offre un coup d'œil fort intéressant. Rien de plus émouvant que les exercices exécutés par ces terribles hôtes sous la cravache de M. Pianet ; rien de plus charmant et de plus doux qu'une nombreuse famille de lionceaux qui jouent ou se dorlotent, sans trop se préoccuper des nombreux curieux groupés en cet endroit. Plus loin, les tours d'adresse de l'éléphant, qui mendie des friandises dans son entourage, et les espiègleries des singes, font le bonheur des enfants. — Il y avait foule jeudi, à la première représentation. Il en sera sans doute ainsi chaque soir.

Souscription en faveur des victimes de l'orage du 2 juin, à Lausanne et dans les environs.

Liste précédente, 324 fr. — M^{lle} Bolomey, à Bucarest, 3 fr. — M. Perret, à Monville (Loire-Inférieure), 3 fr. 80. — M^{me} van der Bellen, à Narva (Russie), 3 roubles, moins le change, 7 fr. 50. M. F. Streit, Berne, 10 fr.

Total : 348 fr. 30.

Question posée par M. F., à Cossonay : Quelle ressemblance y a-t-il entre le Flon et l'armée des Alliés à Waterloo ?
Prime : Une brochure.

L. MONNET.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.
Encaissement de coupons. Recouvrements.
DUVOISIN & BORNAND, Success. de J. Guilloud,
4, rue Pépinet, LAUSANNE

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.